

LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR
DANS LES RÉCITS HISTORIQUES
DE LA FIN DU MOYEN-ÂGE ()*

Le temps est avec l'espace l'élément indispensable avec lequel une société construit sa vision du monde. Ainsi, en faire l'objet de cette étude permet de plonger au cœur même de la représentation de la société des deux derniers siècles du Moyen-Âge.

Les siècles de crise, marqués par les guerres, les pestes, les famines, les conflits de pouvoir sont aussi des siècles de mutation. Un contexte politique, économique et social nouveau se met en place. Cette transformation par la ville de la société médiévale traditionnelle et rurale se traduit par le changement progressif de la perception du temps. Dans la pensée médiévale de cette fin du Moyen-Âge se dessine la notion moderne du temps.

Le temps est une préoccupation majeure de la civilisation industrielle contemporaine. «Sachez quoi faire de votre temps» (1) : ce titre «choc» d'un article de la revue *Psychologie* témoigne de l'importance accordée à cette notion dans notre société. Les hommes manient en effet aisément la catégorie temps. «Gagnez encore du temps sur le temps», le slogan publicitaire de septembre 1983 pour l'inauguration du TGV reliant Lyon et Paris en deux heures illustre d'une manière frappante la conception dominante du temps en cette fin de XXe siècle. Le temps s'y définit comme un concept que le publiciste manie à son gré. Le nombre croissant des publica-

(*) Résumé d'un mémoire de maîtrise d'Histoire médiévale, 1985 : *La perception du temps à travers quelques chroniques de la fin du Moyen-Âge*, sous la direction de M.-Th. Lorcin.

tions sur le temps ces dernières années (2) témoigne aussi de la fascination qu'il exerce sur les hommes de notre époque. La transformation de la perception du temps à la fin du Moyen-Age occupe dans ces ouvrages une place privilégiée «Le XVe siècle est l'époque la plus importante dans toute l'histoire du temps depuis l'Antiquité jusqu'au début du nôtre» (3) constate l'historien polonais K. Pomian. Toutefois, le passage selon J. Le goff (4) d'un «temps biblique» au temps «des marchands» s'est effectué très lentement et n'apparaît pas à la lecture des «témoins du temps» d'une manière aussi formelle.

Chroniqueurs, historiographes, mémorialistes de la fin du Moyen-Age présentent ainsi dans leurs récits un «modèle du monde» (5). Cette étude repose donc sur un choix arbitraire de treize récits historiques couvrant une période chronologique de deux siècles, plus précisément de 1300 à 1506 si l'on se réfère aux dates de rédactions. D'autre part, j'ai choisi pour élargir le domaine d'étude, des sources d'une relative diversité autant en ce qui concerne la forme des récits (chroniques, mémoires, journaux) que le lieu de leur composition (ville du royaume de France et du domaine Bourguignon). Une méthode de travail identique a pu être utilisée. En effet, toutes ces sources se présentent sous la forme de récits historiques. Toutefois, certaines distinctions entre les différents genres historiques et entre le statut social des chroniqueurs doivent être pris en compte.

Le temps apparaît tout d'abord dans ces récits sous son aspect concret de durée. La description de sa mesure comme un système de dates et de durées successives m'a donc semblé primordiale afin de reconstruire par la suite la représentation du temps de ces historiens.

La mesure du temps

— L'étude des différentes formulations de la datation dans chaque chronique et leur mise en rapport sur un axe temporel permet d'observer les constantes, évolutions et changements de cette datation au cours des deux siècles.

Un des intérêts fondamentaux de cette étude pour l'appréhen-

sion de la notion de temps se situe surtout dans la manière double d'indiquer une date.

Dans la première moitié du XIV^e siècle, les chroniqueurs énoncent le jour et le mois en se référant au calendrier de l'église catholique. Ainsi, l'histoire de Saint Louis, composée fin XIII^e début XIV^e siècle se caractérise par une datation uniquement liturgique. Jean de Joinville indique par exemple la date du «premier dimanche des avans» (6) pour le couronnement de son roi. Cette datation liturgique s'accompagne d'une division des heures du jour et de la nuit selon les prières liturgiques. L'observation des pourcentages de la datation liturgique établie pour chaque chronique révèle sa nette diminution au cours des deux siècles. Aux 60 % dans l'histoire de Saint Louis aux environs de 1300 s'opposent les 12,5 % de la chronique de Jean Molinet à la fin du XV^e siècle. On peut dater plus précisément de 1350 cette réduction brutale de la datation liturgique. En effet, elle atteignait 37,8 % dans les grandes Chroniques de France sous les règnes de Louis VIII à Philippe VI de Valois (1223-1350) alors qu'elle n'est plus que de 7,3 % sous les règnes de Jean II et Charles V (1350-1380). A cette même date, les heures canoniales : matines, prime, nonne et vepres cèdent aussi leur place au dénombrement régulier des heures du jour et de la nuit.

A partir de 1350, la nouvelle façon d'exprimer le temps, qui devient familière aux historiens, supprime à la datation son caractère sacré. En effet, l'abandon de la référence aux événements de l'histoire chrétienne au profit des dénombrements des jours du mois permet de qualifier cette formulation de «laïque». Celle-ci apparaît déjà dans les récits durant la première moitié du XIV^e siècle. Toutefois elle devient le mode de datation prédominant seulement au milieu de ce siècle. Les pourcentages de 48 % de datation «moderne» contre les 7,3 % de datation liturgique pour la chronique des règnes de Jean II et de Charles V (1350-1380) le démontre. Cette laïcisation de la datation a aussi pour corollaire sa plus grande précision. Une indication d'heure accompagne de plus en plus fréquemment la datation. Sous le règne de Charles V apparaît cette nouvelle façon de compter les heures à l'occasion de la naissance de son premier fils : «Le dymenche tiers jour du mois de décembre, l'an mil CCCL XVIII desus-dit, premier jour de l'Avent Nostre Seigneur en

la tierce heure après mienuit» (7). Toutefois ce n'est qu'à partir du XVe siècle que ces indications d'heures deviennent plus abondantes et plus précises. L'apparition de ce nouveau comptage des heures est à mettre en rapport avec la construction des premières horloges mécaniques à sonnerie durant la deuxième moitié du XIVe siècle. Ces premières horloges dont Jean Froissart décrit en 1369 le mécanisme dans un poème *Le Orloge amoureux* (8) sonnaient les heures par un simple coup frappé sur une cloche. L'amélioration de celles-ci se poursuivra au cours du XVe siècle, entraînant l'abandon des autres instruments de mesure du temps.

Pourtant la datation laïque coexiste encore au XVe siècle avec une datation liturgique. Les forts pourcentages de cette dernière dans deux chroniques du XVe siècle en apportent le témoignage :

- 22,8 % dans la chronique du religieux de Saint Denis (1380-1422),
- 12,5 % dans la chronique de Jean Molinet (1474-1506).

Les greffiers du Parlement de Paris, qui ont pourtant de par leur fonction une plus grande pratique de la date, utilisent parfois une datation liturgique. Clément de fauquembergue note par exemple dans son journal la date du «vendredy XX jour de décembre feste de Saint Thomas l'apostre de l'an mil CCCC XXXI3 (9). Une telle réunion des deux datations pour un même événement est fréquente dans les chroniques du XVe siècle. Si dater d'une manière laïque ajoute une plus grande précision temporelle, compléter par une datation liturgique replace l'événement dans son contexte religieux.

– Ce strict découpage du temps ne représente pas l'unique façon pour les chroniqueurs de mesurer son écoulement. Des éléments concrets indiquent aussi le temps qui passe.

«Le jour même ou l'hiver avec ses frimes succédait à l'automne l'illustre comte de Foix mourut» (10) note en 1391 le religieux de Saint Denis. Situer temporellement les événements rapport au rythme naturel des saisons revient souvent sous la plume des chroniqueurs. Les éléments rythmant l'écoulement du temps, qui caractérisent les chroniques sommairement datées, interviennent aussi dans les chroniques du XVe siècle. Le rythme des saisons, les divi-

sions du jour et de la nuit, les catastrophes naturelles font partie des repères temporels de ces chroniqueurs. Ainsi, si le temps s'achemine au XVe siècle vers un découpage quantitatif, les historiens se réfèrent toujours à des éléments concrets et, comme le montre le maintien de la datation liturgique, à un temps qualitatif.

Temps religieux et temps laïc

Les deux principales formes de datation utilisées par les chroniqueurs sont révélatrices de la division sociale du temps. En imposant une certaine division du temps à l'ensemble de la société, un groupe social exerce un contrôle sur celle-ci.

— Le calendrier liturgique enserre le temps entier dans un réseau d'actes sacrés et l'année astronomique est aussi l'année liturgique. A partir du VIIe siècle, grâce à l'invention de la cloche, les églises annoncent toutes les trois heures le moment fixé pour la récitation du bréviaire. Par les sonneries des cloches, l'église jalonne et interrompt le temps et rappelle aux hommes que celui-ci est avant tout un passage contrôlé par l'église vers le ciel. Celle-ci exerce ainsi un contrôle total sur le temps social.

— L'abandon par tous les chroniqueurs du XVe siècle de la datation liturgique révèle l'effacement progressif du contrôle de l'église sur le temps. Il faut dater du XIIe siècle selon J. Le Goff (11) l'apparition de cette dualité entre le temps clérical et le temps laïc. La nouvelle subdivision du temps en unités égales et non qualitatives prend naissance dans les villes où les activités urbaines nécessitent une mesure du temps précise, exacte et objective. La cloche urbaine annonce donc ce temps régulier et quotidien. Comme l'a si bien montré J. Le Goff (12) un rapport étroit existe entre les intérêts d'une bourgeoisie marchande et l'affirmation face à l'église d'un temps régulier et laïc. L'horloge devient pour les marchands un instrument de domination économique, sociale et politique. «En l'an 1358, environ, la Saint Martin d'Yves fut faite la clocque des ouvriers» (13). Dans sa chronique, le bourgeois de Valenciennes mentionne donc cette cloche installée dans le beffroi, au milieu du XIVe siècle qui sonne les heures du travail des ouvriers.

Le roi et les princes exercent aussi un contrôle à la fin du

Moyen-Age sur cette bourgeoisie en accaparant le temps urbain. En commandant en 1370 une horloge pour l'une des tours du Palais royal à Paris, Charles V en fait un symbole de royauté.

— Cependant, la généralisation de cette nouvelle mesure du temps révélée par la datation des récits historiques du XVe siècle ne supprime pas l'attachement des chroniqueurs urbains au temps religieux. Ceux-ci révèlent tous par leurs écrits ce lien très fort des citadins aux rythmes naturels et à ce temps incertain.

«Nostre Seigneur qui mue le temps»

L'étude des trois notions passé, présent, avenir liées à l'expérience humaine, permet de reconstruire la représentation du temps que ces écrivains de la fin du Moyen-Age proposent aux élites cultivées.

— Les auteurs de chroniques et journaux du XVe siècle privilégient particulièrement le récit du «temps présent». Sa limite temporelle est le siècle, période que l'historien connaît pour l'avoir vu ou en avoir entendu parler. L'homme, s'il vit dans ce présent, n'a pourtant pas la possibilité de prévoir le déroulement des événements. «Ainsi plus à dieu qu'il advenist pour nous donner exemple que en ce monde n'a rien seur, comme il appert de jour en jour» (14) implore en 1430 le Bourgeois de Paris. Cette invocation du chroniqueur montre que Dieu est à l'origine du temps et peut intervenir à n'importe quel moment dans le monde humain.

Les historiens en cette fin du Moyen-Age prennent aussi souvent pour illustrer leur propos des événements des «temps passés». Un mélange d'histoire sainte, d'histoire romaine, d'histoire troyenne, d'histoire des croisades et d'histoire universelle règne dans les chroniques. Mais l'évocation du passé dépend de la forme du récit ainsi que de la formation de ses auteurs. Les historiographes du XVe siècle au service d'un prince utilisent le passé pour justifier les actions de leur souverain. Outre une justification du présent, le passé est aussi un enseignement pour l'avenir «il sait pouvoir au présent et calculer prudemment l'avenir d'après le passé» (15) souligne à propos de Charles VI le cardinal de Laon. Le passé est donc conforme au présent et au futur et ceux-ci tirent leur valeur de ce qu'ils se

fondent en lui.

L'avenir est uniquement le domaine des astrologues et des prophètes. Il se manifeste sous la forme d'indices caractéristiques tels comètes, conjonctions d'astres, éclipses ou autres faits terrestres extraordinaires. L'astrologue possède seul ce savoir qui lui permet d'interpréter ces signes révélateurs d'événements futurs. Il apparaît à la lecture des chroniques que l'astrologue exerce à partir du règne de Charles V un rôle de conseiller important à la cour des princes. Il faut néanmoins souligner l'absence de toute référence, même dans les chroniques urbaines, à un avenir profane. Le seul avenir vraiment présent dans ces chroniques c'est l'avenir sacré. «Il n'appartient qu'à Dieu de savoir d'avance ce qui procède du libre arbitre, seul dans son éternité il voit toutes choses comme dans le présent» (16) assure le chroniqueur de Charles VI.

— Ainsi tous les événements passés, présents ou futurs proviennent de la volonté divine. «Nostre seigneur qui mue le temps» (17); cette phrase du chroniqueur de Louis VIII révèle cette totale dépendance du temps humain à la volonté divine. Tous les chroniqueurs invoquent d'ailleurs ce concours divin dans leurs prologues. L'homme doit servir dieu qui l'aidera à se réaliser dans le temps. Un temps datable et donc historique, linéaire qui a un sens, une direction qui est Dieu : telles sont les caractéristiques du temps pour ces chroniqueurs. Cette perception chrétienne du temps apparaît aussi nettement car les auteurs appartiennent pour la plupart au clergé. Les historiens transmettent donc dans leurs écrits leur appréhension du monde et du temps familière aux chrétiens.

Les chroniques urbaines : un nouveau rapport au temps

Pourtant, certains chroniqueurs révèlent aussi par un intérêt grandissant pour le plan temporel de la vie individuelle et passagère, l'existence d'un autre rapport au temps.

— «Passer de leur lit de mort dans la tombe» (18) ainsi s'exprime Michel Pintain en 1418 pour signaler la mort de nombreux hommes durant une violente épidémie. Au XVe siècle la conscience de la mort comme un événement surtout humain, interrompant le cours de la vie se répand.

«La mort peut nous apprendre combien la vie est de courte durée et que des périls inévitables la menacent» (19) constate en 1391 Michel Pintoin à la suite de la mort de Gaston Phebus. Le chroniqueur témoigne du lien existant entre la prise de conscience de la mort et le sentiment d'une vie brève. Ainsi, le désir de profiter d'un temps si court se rattache à cette conscience de l'éphémérité de la vie. Écrire est aussi un moyen, comme le mentionne le Bourgeois du Puy au début du XVI^e siècle, de ne plus penser que le temps qui passe conduit à la mort. Mais il permet surtout de survivre dans la mémoire humaine. Comme le révèle les prologues des chroniqueurs à partir du milieu du XVe siècle, les hommes ont choisi de demeurer sur la terre même après leur mort, tout en devenant membre d'un royaume surnaturel. Le choix confirme l'émergence de cette pensée humaniste qui affirme avant toute chose l'homme individuel.

– L'abondance des écrits historiques est aussi un signe du changement dans la perception du temps. Ainsi, les verbes compiler, ordonner, mettre en ordre, composer, soulignent cette tendance des chroniqueurs à organiser par une volonté de comprendre, de rendre intelligible, le récit de ce qui s'est réellement passé. De même, les préfaces ou les prologues des chroniques sont significatifs d'un nouveau rapport à la réalité. «Je Jehan sire de Joinville, sénéchal de Champagne, faiz escrire la vie nostre Saint Louis... (20). Dans cette formule reprise par presque tous chroniqueurs qui le suivirent, le je s'énonce solennellement comme porteur d'une parole vraie. S'énoncer d'entrée comme l'énonciateur révèle la montée de l'individualisme. Cette volonté de comprendre, de raisonner, d'ordonner se fait aussi sentir dans le langage. W.V. Wartburg qui a consacré une étude à la langue française du XIII^e au XVe siècle observe surtout un changement dans l'emploi des temps. En s'ouvrant à l'avenir et au passé, les chroniqueurs exercent par le langage leur pouvoir de représentation.

Cette acuité nouvelle dans la perception du temps est à mettre en relation avec l'apparition des horloges mécaniques qui se répandent en France dans le milieu du XIV^e siècle. L'horloge mécanique permet donc de percevoir le temps dans sa continuité, dégagé du temps naturel. Ainsi ce passage d'une datation liturgique à

une datation laïque dans les chroniques montre que l'horloge s'impose comme l'instrument de la mesure.

L'apparition du portrait, contemporaine de celle des horloges mécaniques, témoigne aussi de ce changement dans la perception du temps. En effet, le portrait fixe une des attitudes de l'individu dans une concrétisation spatio-temporelle et non plus dans son essence éternelle. L'élaboration dans l'art d'une nouvelle conception de l'espace est aussi à signaler. Car la perspective linéaire qui apparaît au début du XVe siècle commence à bouleverser la vision du monde.

Cette nouvelle sensibilité au temps se traduit aussi par une utilisation rationnelle de celui-ci. L'oisiveté est une perte de temps que l'on doit rejeter. Au début du XVIe siècle, le Bourgeois du Puy dans sa dédicace avertit ses lecteurs qu'il écrit : «a celle fin que je ne despendisse du tout infructueusement mon temps» (21). Comme en témoigne ce compilateur urbain, ce bon usage du temps caractérise la pensée humaniste. L'horloge devient l'instrument de référence des hommes de la Renaissance. En réglant sa vie selon le rythme de l'horloge, l'homme accède à la sagesse comme le révèle ces vers de Jean Froissart :

«Pour ma vie est justement figurée
Ensi qu'elle est par ci devant monstree
A un orloge et à la gouvernance
Qu'il appartient à ceste ordonnance
Tou ensi sui gouvernés par raison.» (22)

Temps clérical, temps urbain, mais aussi temps atmosphérique, temps astrologique, temps agricole, temps cyclique, temps historique se rencontrent dans ces récits. Mais l'abandon progressif de la datation sacrée à partir de 1350 au profit d'une datation laïque indique un changement fondamental de la perception du temps.

A l'origine de cette mutation le marchand, qui impose dans un cadre urbain par l'horloge communale, face au temps concret et rural de l'église, un temps plus rationnel, plus précis et laïc. Toutefois, cette transformation se marque aussi par le changement des menta-

lités. La rationalité des modernes dans les récits historiques en cette fin du Moyen-Age ne modifie pas véritablement leur vision profondément chrétienne du temps. Cette littérature, œuvres des élites cultivées érige un modèle de réalité. Peu de temps pourtant sépare ces historiographes des historiens humanistes français du XVIe siècle qui prônent l'érudition et le discours ordonné, rationnel et explicatif de l'Histoire.

Catherine LÉCA

NOTES

- 1 – Anne Sentuc, *Revue Psychologie*, janvier 1985, p. 7-13.
- 2 – Jacques Attali, *Histoires du temps*, librairie Arthème Fayard, Paris, 1982.
Aaron Gourevitch, *Les catégories de culture médiévale*, NRF, Bibliothèque des histoires, éd. Gallimard, chap. I, p. 31 à 155.
Krzytof Pomian, *L'ordre du temps*, NRF, Bibliothèque des histoires, éd. Gallimard, Paris, 1984.
Communications : «L'espace perdu et le temps retrouvé», n^o 41, Seuil, Paris, 1985.
- 3 – Krzytof Pomian, *L'ordre du temps*, chap. V, p. 264.
- 4 – Jacques Le Goff, «Au Moyen-Age : temps de l'église et temps du marchand», in *Pour un autre Moyen-Age*, NRF, Bibliothèque des histoires, éd. Gallimard, Paris, 1977, p. 46-65.
- 5 – Aaron Gourevitch, *Les catégories de la culture médiévale*, introduction, p. 19.
- 6 – *Mémoires du Sire de Joinville, Histoire de Saint Louis*. Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France, 1ère Série, Tome 1, Paris, p. 173 à 329, p. 201.
- 7 – *Les grandes chroniques de France, chroniques des règnes de Jean II et de Charles V, 1350-1380*, publiées par J. Viard, Paris, 1932, tome 2, p. 62.
- 8 – Jean Froissart, «Le orloge amoureux», in *Poésies de J. Froissart*, Buchet, tome 25, Paris, 1829, p. 143.
- 9 – *Journal de Clément de Fauquembergue, greffier de parlement à Paris 1417-1435*, Paris Tetey, 1910, tome 3, p. 26.
- 10 – *Chronique du religieux de Saint Denis contenant le reyne Charles VI 1380-1422*, Bellaguet, Paris, 1889, tome I, livre 12, p. 719.
- 11 – Jacques Le Goff, *Histoire de la France urbaine, la ville médiévale*, Seuil II, Paris, 1980, p. 368.
- 12 – Jacques Le Goff, *Temps de l'église et temps du marchand*, p. 54-58.
- 13 – *Récits d'un bourgeois de Valenciennes, 1277-1366*, publiés par K. de Lettenhove, Louvain, 1877, 1ère partie, p. 46.
- 14 – *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la guerre de cent ans, 1405-1449*, A. Tuetey, Paris, 1881, p. 254.

- 15 – *Chronique du religieux de Saint Denis*, tome I, livre IX, p. 559.
- 16 – *Idem*, n^o 15, tome I, Livre VI, chap. XI, fin p. 395 début p. 397.
- 17 – *Les grandes chroniques de France de Louis VII à Philippe VI de Valois, 1223-1350*, publié par J. Viard, Paris, 1932, tome I, p. 7.
- 18 – *Chronique du religieux de Saint Denis*, tome VI, livre 39, p. 271.
- 19 – *Idem*, n^o 18, tome I, livre 12, p. 719.
- 20 – *Mémoires du Sire de Joinville*, p. 176.
- 21 – *Chronique d'Estienne Médicis Bourgeois du Puy*, publiée par A. Chassaing, Roanne, 1975, tome I, dédicace p. 2.
- 22 – Jean Froissart, *Le orloge amoureux*, p. 181.